



**HAL**  
open science

**LE MODELE DE LA REINE ET LA REINE DES  
MODELES : LA FIGURE D'ISABELLE LA  
CATHOLIQUE DANS LE CORTEGIANO DE  
CASTIGLIONE ET DANS LA TRADUCTION DE  
BOSCAN**

Elvezio Canonica

► **To cite this version:**

Elvezio Canonica. LE MODELE DE LA REINE ET LA REINE DES MODELES : LA FIGURE D'ISABELLE LA CATHOLIQUE DANS LE CORTEGIANO DE CASTIGLIONE ET DANS LA TRADUCTION DE BOSCAN. Exemple et exemplarité en péninsule Ibérique, 37-60, 2011. hal-03284623

**HAL Id: hal-03284623**

**<https://hal.science/hal-03284623>**

Submitted on 12 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LE MODELE DE LA REINE ET LA REINE DES MODELES :  
LA FIGURE D'ISABELLE LA CATHOLIQUE DANS LE *CORTEGIANO* DE  
CASTIGLIONE ET DANS LA TRADUCTION DE BOSCAN**

Elvezio CANONICA  
AMERIBER (ERPI)  
Université Michel de Montaigne-Bordeaux

1. Introduction : Castiglione et l'Espagne

Isabelle de Castille meurt en 1504. En cette même année, un obscur jeune homme lombard, originaire de la ville de Mantoue, âgé de 26 ans, Baldassarre Castiglione, entre au service du duc d'Urbino, Guidobaldo da Montefeltro. En 1528, soit 24 ans plus tard, sera publiée à Venise, chez Alde Manuce, la première édition du traité qui devait le rendre célèbre : *Il libro del cortegiano*. Une gloire surtout posthume, car son auteur, qui entre temps avait été nommé nonce apostolique en Espagne, meurt à Toledo peu de temps après, en février de 1529. Le traité de Castiglione est un texte qui, comme nous le savons, a connu un immense succès dans toute l'Europe, mais c'est surtout avec l'Espagne que ses liens sont les plus profonds. Avant tout, pour des raisons biographiques : Castiglione a passé les cinq dernières années de sa vie en Espagne, en exerçant sa fonction de nonce apostolique. Ensuite, pour des raisons littéraires : en effet, la première traduction de son traité a été celle de Juan Boscán, publiée à Barcelone en 1534, soit six ans seulement après la publication de l'original, à l'instigation de son ami, le célèbre poète Garcilaso de la Vega. La première traduction française de Colin est de 1537, donc également à une date assez proche de l'original, alors que les traductions anglaises et allemande sont plus tardives (1560 et 1593). Castiglione connaît donc l'Espagne de Charles V, le petit-fils d'Isabelle la Catholique, et ses relations avec l'empereur sont très cordiales et fondées sur une grande estime réciproque.

Le séjour en Espagne lui a valu l'honneur d'assister au mariage de l'empereur Charles V avec Isabelle de Portugal, en 1526. Cela est bien connu : c'est au cours des festivités pour cet évènement dans les jardins du Generalife de l'Alhambra à Grenade qu'eut lieu la fameuse rencontre entre deux humanistes italiens, le même Castiglione et l'ambassadeur de la Sérénissime République de Venise, Andrea Navagero, avec un poète barcelonais, Joan Boscà, qui deviendra le traducteur de son traité. Lors de cette rencontre, le diplomate vénitien,

élégant poète latin à ses heures, incitera le plus jeune barcelonais à transposer dans la langue espagnole les mètres et les strophes italiens : nous sommes en 1526, c'est l'acte de naissance officiel de la nouvelle poésie espagnole d'inspiration italienne, qui marquera à tout jamais l'histoire de la poésie ibérique.

La nonciature apostolique en Espagne était loin d'être une sinécure dans ces années troubles pour la chrétienté. L'objectif pour le nouveau nonce consistait ni plus ni moins à désamorcer la bombe que les « érasmistes » et autres réformateurs étaient en train de fabriquer. Dans le sac de Rome par les troupes impériales, le 6 mai 1527, se chiffrera, comme le dit Ramón Menéndez Pidal en parlant de Castiglione, « su inmenso fracaso », ce à quoi il ajoute, avec lucidité : « como no podía menos »<sup>1</sup>. Il faut rappeler ici le rôle joué par Castiglione dans cette affaire. Lorsque Juan Alemán, le premier secrétaire de l'empereur, remet au nonce le manuscrit du *Diálogo de las cosas acaecidas en Roma*, rédigé par Alfonso de Valdés, qui était le secrétaire des lettres latines de l'empereur Charles V et l'ennemi juré d'Alemán, Castiglione se rend d'abord chez l'empereur pour lui demander de faire retirer et brûler tous les exemplaires du dialogue. Charles V lui répond qu'il connaît bien son secrétaire Valdés, qu'il l'estime et le considère un bon chrétien, mais qu'il en informera son conseil. L'Inquisiteur général, Alonso Manrique, archevêque de Séville et érasmistre notoire, finit par absoudre son auteur des inculpations d'injure et de calomnie. Il s'agissait d'une apologie de Charles V, et le résultat était escompté. Dans la foulée, réduit à l'impuissance, Castiglione rédige une réponse virulente contre Valdés, en utilisant un ton et un argumentaire bien éloignés de la « misura » qui caractérise son idéal d'homme de cour. Il ne recule devant rien, et ne manque pas de faire référence aux origines judéo-converses de Valdés, qu'il traite de « furia infernal », « impudente » et « sacrilego », se moquant même de ses défauts physiques. En même temps, il ménage les susceptibilités de l'empereur, en affirmant que ce dernier n'était pour rien dans le sac et qu'il en fut attristé lorsqu'il apprit la nouvelle. Il y a, dans cette violence et ce décalage, comme le devine très finement Menéndez Pidal<sup>2</sup>, l'agitation de l'intellectuel qui a peur de se mettre à dos les deux instances du pouvoir qui pouvaient assurer sa protection : la pontificale et l'impériale. La preuve que cette attitude était finalement dictée par les circonstances et que le nonce ne pouvait faire autrement que d'être dans son rôle, nous

---

<sup>1</sup> Cf. B. Castiglione, *El Cortesano*, traducción de Juan Boscán, estudio preliminar de R. Menéndez Pelayo, Madrid, Aguirre, 1942, p. XII.

<sup>2</sup> “No podemos menos de sentir debajo de sus ásperas palabras la honda agitación de su ánimo perturbado, no sólo por lo espantoso de la catástrofe, sino por el temor de haber perdido la confianza de Clemente VII” (*op. cit.*, pp. XVIII-XIX)

vient du fait que, malgré les attaques à son secrétaire, Charles V a toujours entouré Castiglione de nombreuses marques d'affection et de signes d'estime. Il en fera son conseiller pour les questions de chevalerie, en le désignant comme l'un des trois chevaliers qui auraient dû l'accompagner dans l'enceinte si jamais il venait à se battre en duel avec François I. En tant que nonce, Castiglione est invité aux fameuses festivités de Grenade, à l'occasion du mariage de l'empereur avec Isabelle de Portugal (d'où la célèbre entrevue littéraire avec Navagero et Boscán) ; Charles V lui offrira même le siège épiscopal de la ville de Avila, qui était l'un des plus riches, offre que le nonce refuse pour ne pas détériorer ultérieurement ses rapports avec le Pape. On raconte qu'à sa mort, survenue subitement à Tolède le 8 février 1529, l'empereur s'exclama : « Yo os digo que es muerto uno de los mejores caballeros del mundo » et que ses obsèques furent particulièrement fastueuses. L'admiration de Charles V pour l'auteur Castiglione est d'ailleurs sûrement un élément important dans l'histoire de la réception de son traité en Espagne et en Europe.

Comment expliquer cette fascination que l'auteur italien exerça sur le roi d'Espagne et empereur du Saint empire romain et germanique? Si l'on s'en tient aux dates, il faut en déduire que la renommée littéraire de Castiglione avait précédé l'apparition publique de son traité, qui est de 1528. Il faut également en déduire que Charles V dut le lire dans l'original italien, puisque la première traduction de Boscán est de 1534. Mais je pense qu'il y a une autre raison, qui tient à la problématique qui nous occupe : c'est le même Charles V qui avait été le modèle du « prince » choisi par Erasme (lequel était à l'époque son conseiller) dans son *Institutio Principis christiani*, de 1516. Comme on sait, Erasme offrit le traité au jeune Charles d'Autriche, qui venait tout juste de fêter ses seize ans, et qui allait devenir, l'année suivante, le nouveau roi de Castille et d'Aragon (Charles I) et empereur deux ans après (Charles V). On dit que l'adolescent reçut l'ouvrage poliment, mais qu'il ne l'avait sans doute pas lu. En était-il de même en 1525, lorsqu'il rencontre le nouveau nonce et qu'il lit, dans le quatrième livre de son traité, ce passage:

*Grandissima speranza ancor di sé promette don Carlo, principe di Spagna , il quale, non essendo ancor giunto al decimo anno della sua età, dimostra già tanto ingegno e così certi indici di bontà, di prudenzia, di modestia, di magnanimità e d'ogni virtù, che se l'imperio di Cristianità sarà, come s'estima, nelle sue mani, creder si po che debba oscurare il nome di molti imperatori antichi ed agguagliarsi di fama ai più famosi che mai siano stati al mondo.*<sup>3</sup>

que Boscán traduira de la manière suivante:

---

<sup>3</sup> Nous citons le texte original d'après l'édition de B. Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, ed. W. Barberis, Torino, Einaudi, 1998.

*Muy grande esperanza también se tiene de don Carlos, príncipe de España, el cual no siendo aún de edad de diez años, muestra ya tan gran ingenio y tan ciertos indicios de bondad, de prudencia, de benignidad, de grandeza de ánimo, y de toda virtud, en fin, que si el imperio de la cristiandad viniere, como se espera, en sus manos, creerse puede que con su fama porná silencio en la de muchos emperadores antiguos, y se igualará con los que más famosos han sido en el mundo” (IV, 38) (Boscán, pp. 355-356).*

On peut imaginer qu'à la lecture de ce fragment du quatrième livre, peut-être en présence de son auteur, devenu entre-temps le nonce du pape en Espagne, le jeune Charles, âgé de 25 ans au plus, ait été frappé par le caractère prophétique de cette phrase, car son avènement à la tête d'un empire chrétien était devenu une réalité dès 1519, d'autant plus que dans le passage du traité italien, Charles partageait ce rôle de futur « prince chrétien » de l'humanité avec deux autres « candidats », qui seront également ses principaux rivaux : « Monsignore d'Angolem », le futur François I (de six ans l'aîné de Charles et qui sera sacré roi de France en 1515) et le « principe di Vuaglia », le prince de Galles (de neuf ans l'aîné de Charles et futur Henri VIII en 1509). Notons que, chez Castiglione, cette démarche était très opportuniste et prudente, ce qui n'est pas sans rappeler, même si la visée n'était pas la même, le choix d'Erasme de dédier chacune de ses *Paraphrases* des quatre évangiles (Bâle, 1523) aux quatre puissances européennes de l'époque : Henri VIII (St Luc), François I (St Marc), Charles V (St Matthieu) et Ferdinand d'Autriche (St Jean). Rappelons seulement que la première dédicace du *Cortegiano*, pour Alfonso Ariosto, cousin du grand Ludovico, contenait des phrases de grand éloge pour François I, qui furent enlevées dans la dédicace de l'édition définitive de 1528 à l'humaniste portugais Miguel da Silva, alors évêque de Viseu.

Mais la lecture de ce passage du *Cortegiano* a dû aussi actualiser chez l'empereur le souvenir du geste de son « compatriote » Erasme, lui offrant son manuel du prince chrétien, alors qu'il était encore adolescent, et même s'il ne l'avait peut-être pas lu. On peut supposer qu'il voyait dans ces deux traités des signes, des « prophéties », dont il serait en quelque sorte l'accomplissement. La *philosophia Christi* dans laquelle baigne le traité d'Erasme, où la figure christique assume une valeur paradigmatique en tant que sommet et accomplissement des Ecritures, a dû jouer un rôle important dans la réception de l'œuvre de l'humaniste italien chez le nouvel empereur. Cela permet en tout cas d'expliquer l'accueil très favorable qu'il lui réserve dès son arrivée en Espagne.

L'éloge de la grand'mère de Charles V, la reine Isabelle, que nous trouvons au livre III du traité, a-t-il été composé au cours des années espagnoles de son auteur ? Voilà une question bien difficile à trancher.

## 2. Présentation du *Libro del cortegiano*

Nous savons que la rédaction du *Cortegiano* s'étale dans le temps, entre 1513 et 1524 et peut-être au-delà, et présente plusieurs étapes et rédactions successives. Il est désormais établi que la copie que Castiglione envoie à ses amis vénitiens de l'académie d'Alde Manuce (Bembo et Ramusio), pour qu'ils la fassent imprimer au plus vite sous les presses du célèbre imprimeur humaniste, est le fruit des révisions faites à partir de la troisième rédaction du traité, dont le manuscrit apographe se trouve à la Bibliothèque Laurenziana de Florence, signé par l'auteur à Rome le 23 mai 1524. En juillet de cette même année il est nommé nonce apostolique en Espagne, où il part le 5 octobre. Selon Amedeo Quondam<sup>4</sup>, un des meilleurs spécialistes italiens du *Cortegiano*, dans ce laps de temps, et pour préparer le terrain, Castiglione aurait retouché son éloge à la reine Isabelle en même temps qu'il aurait ajouté le plus bref hommage à Charles V qui apparaît dans le quatrième livre, sachant qu'il allait avoir affaire avec lui. Dans la rédaction antérieure, l'éloge d'Isabelle était plus court et plus conventionnel, la reine étant rangée parmi d'autres grandes dames de son époque qui portaient le même prénom. Alors qu'il se trouve déjà en Espagne, Castiglione apprend que plusieurs fragments manuscrits de son traité circulaient à Naples dès 1527. On peut imaginer qu'il s'empressa de rendre une version définitive à son éditeur, pour éviter une diffusion incontrôlée : a-t-il eu le temps de réviser une dernière fois l'éloge de la reine Isabelle ? J'en doute, et il me semble plus vraisemblable de supposer que le noyau initial de ce passage, me semble-t-il, a été rédigé à chaud, c'est-à-dire peu de temps après la mort de la reine en 1504 et qu'il a subi un infléchissement vers 1524, qui allait dans une direction favorable à l'empereur, lequel venait de sortir victorieux de la révolte des *Comunidades*. C'est dans ce sens également qu'il faut interpréter la place très marginale accordée au roi Ferdinand, dont la *camarilla* aragonaise avait posé bien des problèmes à Charles V et à son entourage, et ce déjà depuis l'époque de son père, l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>. A ce propos, on ne peut pas s'empêcher de comparer le traité de Castiglione avec celui de Machiavel, *le Prince*, deux œuvres strictement contemporaines dans leur composition, puisque le célèbre secrétaire florentin travaille à son traité entre 1513 et 1516. Il est bien connu qu'au chapitre 21 de son traité, intitulé « Quod principem deceat ut egregius habeatur » (« Ce qu'il convient de faire au prince pour être estimé»), il fait un vibrant éloge du roi Ferdinand, notamment de son art de la dissimulation, qui sera théorisé par Torquato Accetto plus d'un siècle plus tard dans son traité *Della*

---

<sup>4</sup> Cf. Amedeo QUONDAM, « *Questo povero cortegiano* ». *Castiglione, il Libro, la Storia*, Roma, 2000.

*dissimulazione honesta* (Naples, 1641). Le roi Ferdinand, de petite fortune, d'après Machiavel aurait construit sa carrière et sa réputation en ouvrant à dessein plusieurs fronts en même temps (la guerre de Grenade, les guerres d'Afrique, celles d'Italie, de France), ce qui aurait eu pour but de maintenir occupés et suspendus ses sujets et ses rivaux, lesquels, se retrouvant unis pour des entreprises communes, n'auraient pas eu le temps ni l'envie de se révolter contre lui. Il a simplement eu de la chance que les choses se soient bien passées pour lui, car au début il ne savait pas quels en seraient les résultats. Machiavel, cohérent avec sa pensée politique, utilise à sa manière l'exemple de Ferdinand pour démontrer que la clairvoyance n'est pas forcément indispensable pour parvenir tout en haut de la pyramide et unifier un peuple. Comme le remarque d'entrée de jeu Menéndez Pidal,

*Maquiavelo [...] habla de Fernando el Católico sin conocimiento directo, y al ejemplificar en él los nuevos conceptos con que el genial autor transforma el ideario político moderno, sufre en gran parte los efectos de un prejuicio literario. [...] Fernando da muchos elementos a Maquiavelo para su concepción del príncipe, pero a su vez Maquiavelo infunde mucho de su teoría en la figura que nos da de Fernando.*<sup>5</sup>

Pas un mot, dans le traité de Machiavel, sur la reine Isabelle, contrairement à Castiglione, où la souveraine occupe une place de choix dans le troisième livre de son traité. Écrit en prose dialoguée, le *Cortegiano* s'inscrit dans le genre de *Colloquia* très en vogue chez les humanistes italiens de l'époque, sur le modèle de ceux qu'Erasmus publie (soixante-dix en tout) entre 1519 et 1533. Il s'agit d'une reprise, dans un contexte d'un humanisme néo-platonicien, de la modalité d'écriture la plus importante de cette tradition philosophique, celle du dialogue socratique : les trois références explicites, à la *République* de Platon, au *De oratore* de Cicéron et la *Ciropédie* de Xénophon, le confirment. Nous rappelons que c'est dans cette forme qu'apparaissent les principales œuvres littéraires de cette époque, aussi bien en Espagne (*Celestina*, *Diálogo de la lengua*, *Lozana andaluza*, *Cróton*, *Viaje de Turquía*, etc.) qu'en Italie (*Gli Asolani*, *Prose della volgar lingua*, etc.). L'œuvre se divise en quatre livres, et les interlocuteurs sont des personnages historiques qui appartiennent à l'élite intellectuelle de la cour. Les conversations, toujours détendues et courtoises, où le sourire de complicité est omniprésent, se déroulent dans le palais des ducs, pendant quatre soirées. Parmi les six jeux proposés pour passer la soirée, est choisi celui qui consiste à « formar con parole un perfetto cortigiano » (I, 12). Le choix du dialogue est aussi en conformité avec la pratique de la conversation à la cour, avec ses règles : la discussion portera sur des matières choisies tour à tour par les participants au dialogue, et doit rester dans les limites d'une conversation à

---

<sup>5</sup> Ramón MENENDEZ PIDAL, "Los reyes Católicos según Maquiavelo y Castiglione", in: *Los Reyes Católicos y otros estudios*, Madrid, Austral, 1960, p. 46.

bâtons rompus, donc à caractère non professionnel, tout en respectant les circonstances pratiques propres à un dialogue dans un lieu et un temps précis.

Dans le premier livre, Ludovico di Canossa (1476-1532), un noble de Vérone, cousin de Castiglione du côté maternel, qui sera plus tard évêque de Bayeux et ambassadeur de François I à Venise, s'efforce de valoriser la figure du courtisan, en brossant sa prosopopée (son portrait physique) et son éthopée (portrait moral). Il souligne l'importance de la prudence, sur le modèle de la *aurea mediocritas* d'Horace, qui se traduit dans un idéal aristotélicien d'équilibre entre deux extrêmes (*in medio stat virtus*) appelé *misura*. La catégorie centrale de ce système de normes est celle de la *grazia*, une notion dépouillée de toute référence religieuse et théologique, et que l'on pourrait traduire par 'élégance', 'raffinement', 'politesse', et à laquelle devra se soumettre en tout et pour tout le courtisan : dans sa façon de s'habiller, de parler, de manger, de marcher, dans son être et dans son apparaître. Le courtisan, doit être également un expert dans le maniement des armes, un fin connaisseur des lettres humaines, doit être issu d'un noble lignage (une notion que Castiglione, qui sera anobli en 1513 par son seigneur della Rovere, va nuancer et même l'infléchir dans le livre IV), doit être pourvu de toutes les qualités physiques (force, courage, etc.) et morales. Toutefois, ce qui est central chez lui, c'est qu'il devra faire preuve de toutes ces qualités en dissimulant tout artifice, au nom de cette *sprezzatura* que Boscán traduira par « desenvoltura », et qu'on a traduit en français par 'nonchalance'.

Dans le deuxième livre, la parole est donnée à Federico Fregoso (1480-1541), un noble génois, ennemi des Espagnols, archevêque de Salerno et cardinal en 1539, également présent dans les *Prose della volgar lingua* de Bembo de 1525, qui s'engage à illustrer les modalités d'application des préceptes qui viennent d'être énoncés ; ensuite, c'est Bernardo Dovizi da Bibbiena (1470-1520), cardinal sous Léon X, fidèle aux Medici, auteur de la *Calandria*, une pièce dont l'intrigue provient de Plaute mais la psychologie des personnages plutôt de Boccace, qui fut représentée à Urbino pour le carnaval de 1513 avec un prologue en vers de Castiglione, qui propose la thématique des *facezie* (« las gracias que hacen reír ») comme la forme la plus significative de la conversation du courtisan.

Le troisième livre, dans lequel se situe l'éloge de la reine Isabelle de Castille, est entièrement consacré à la dame, la parfaite dame de cour, toute empreinte de *discrezione* et de *decoro* et qui est l'image spéculaire du parfait courtisan. C'est à Iuliano de' Medici, le benjamin de Laurent le Magnifique, né en 1479 et mort à 37 ans en 1516 (c'est le premier



dédicataire du *Prince* de Machiavel), qui prendra en charge le gouvernement de Florence en 1512, obtiendra le duché de Nemours grâce à son mariage avec Philiberte de Savoie, qui se charge dans l'œuvre de Castiglione de tisser un vibrant éloge de la reine d'Espagne, Isabelle la Catholique, qui venait de décéder en 1504, date à laquelle Castiglione entre au service des ducs de Montefeltro.

Le quatrième livre se singularise par rapport aux trois livres qui le précèdent, car c'est le lieu de l'analyse des rapports entre le prince et le courtisan, à l'intérieur de la structure politique et sociale de la cour. C'est à Ottaviano Fregoso (1470-1524), le frère aîné de Federico, et qui était exilé à Urbino avant de revenir dans sa patrie, la République de Gênes, pour être élu "doge" (donc 'prince') en 1513, que revient la responsabilité d'énoncer les devoirs de celui qui, de par ses qualités intellectuelles, devient l'instituteur du prince. Dans ce rôle de conseiller, comme nous allons le voir, il est aisé de reconnaître les caractéristiques principales des philosophes classiques<sup>6</sup>. Dans la deuxième partie de ce quatrième livre, c'est Pietro Bembo en personne qui est interrogé sur la problématique de l'amour platonique, ce qui permet à Castiglione de clore son traité par cette célèbre apologie de l'amour « platonique » (mais dans un sens bien particulier, sur lequel nous allons revenir dans la conclusion) tout imprégnée du pétrarquisme du personnage qui la déclame, ce Pietro Bembo, grand poète et humaniste, théoricien de la langue vulgaire dans ses *Prose della volgar lingua* (1525) futur cardinal en 1539, lequel, faut-il le rappeler, fut l'initiateur du mouvement pétrarquiste italien et européen en publiant, chez Alde Manuce en 1501 le manuscrit Vaticano Latino 3195, c'est-à-dire l'autographe du *Canzoniere* de Pétrarque.

### 3. La figure d'Isabelle la Catholique dans le *Cortegiano*

L'éloge de la reine d'Espagne occupe l'intégralité du chapitre 35 du troisième livre du traité, qui est consacré à une discussion sur la femme de cour, exaltée par Iuliano de' Medici et dénigrée par son interlocuteur, Gaspar Palavicino. Les figures des femmes exemplaires apparaissent dans un ordre chronologique, depuis les illustres reines de l'Antiquité jusqu'aux reines et princesses de son époque, notamment celles des cours italiennes. Mais pour aucune d'entre elles n'est consacrée une si large place : en général, ces figures exemplaires

---

<sup>6</sup> Cf. sur l'importance de la figure du conseiller du prince dans ce IV livre, notre contribution : « Le rôle du conseiller du Prince dans le livre IV du *Cortegiano* dans la traduction de Boscán: l'aristocratie de la pensée face à l'aristocratie de l'action », dans : G. FOURNES – E. CANONICA (sous la dir. de), *Le Miroir du Prince. Écriture, transmission et réception en Espagne (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011.

n'occupent que quelques lignes. Il est évident que la figure d'Isabelle reçoit un traitement de faveur, signe de l'importance qu'elle revêtait aux yeux de son auteur. On remarquera aussi que la reine n'est pas automatiquement associée, comme dans la plupart des éloges de l'époque, à son mari Ferdinand. Il est révélateur à ce propos qu'au début du chapitre, c'est l'adversaire de Iuliano de' Medici, Gaspar Palavicino, le porte-parole de la tradition qui défend des positions misogynes, celui qui l'associe immédiatement au roi Ferdinand. A la question que lui pose son interlocuteur :

*Decidme, señor Gaspar, ¿qué rey o qué príncipe hemos visto en nuestros días, o hemos oído decir que haya sido muchos años atrás en la cristiandad, que merezca ser comparado con la reina doña Isabel de España?*,

Palavicino répond sans hésiter: "¿Qué rey? El rey don Hernando, su marido". Le défenseur de la reine doit faire preuve de beaucoup de tact dans sa réponse : ne pas montrer de partialité, tout en gardant son cap. C'est pourquoi il met d'abord des gants:

*Vos decís ... muy grand verdad por cierto ; que, pues ella le juzgó merecedor de ser su marido, y le amó tanto, no se puede decir que no pueda ser comparado con ella,*

pour pouvoir frapper plus fort après :

*Con todo, bien creo yo que la reputación y autoridad que ella le dio no fue menor dote que el que le trujo, trayéndole todo el reino de Castilla.*

Le pugilat continue: Paravicino répond du tac au tac: "Antes pienso yo [...] que muchas cosas buenas de las que hacía él, las echaban a ella". Cette première (et unique) comparaison entre la reine Isabelle et le roi Ferdinand s'inscrit dans un contexte historiographique qui avait fini par admettre la supériorité intellectuelle et morale d'Isabelle. Lucio Marineo Siculo, l'humaniste italien qui avait été appelé à la cour des rois catholiques, après avoir enseigné douze ans à Salamanque, afin de devenir l'instituteur des jeunes nobles (Boscán fut l'un de ses élèves), en tant que sicilien d'origine, était plus proche de l'aragonais Ferdinand, et pourtant il affirme dans ses *Des rebus Hispaniae* (Alcalá, 1530): « a juicio de muchos la reina era de aspecto más majestuoso, de ingenio más vivo, de alma más grande y de conducta más grave ». Nous trouvons la même idée chez l'autre grand humaniste italien de la cour, le lombard Pietro Martire d'Anghiera (Pedro Mártir de Anglería, qui fut aussi le premier biographe de Christophe Colon), arrivé en Espagne dans la suite du deuxième comte de Tendilla (Iñigo López de Mendoza y Quiñones, le « Gran Tendilla »). Il affirme en 1488:

*En la dote de la Reina hay muchos más reinos que en la de su esposo y mucho más poderosos, en los cuales se hace lo que ella ordena, pero manda de tal manera que parece que mandan igualmente los dos*<sup>7</sup>.

C'est au fond pour étayer cette thèse que Castiglione, par l'intermédiaire de Iuliano de' Medici, compose sa « laudatio » qui va occuper tout le restant du chapitre. Nous pouvons la diviser en quatre parties : l'exposition des vertus morales (l. 1-8) ; de ses œuvres (l'apaisement de la Castille et la conquête de Grenade) (l. 8-21) ; de son art de gouverner (l. 21-37)<sup>8</sup>. La dernière partie, plus courte, (l. 37-45) est une sorte d'éloge dans l'éloge, celui du Gran Capitán, figure exemplaire qui incarne les vertus et les œuvres de la reine Isabelle, laquelle l'avait choisi notamment pour combattre les français dans le Royaume de Naples, qu'il sut reconquérir aux Rois Catholiques en 1503, juste un an avant la mort de la reine (une bataille à laquelle avait participé le même Castiglione, mais contre les troupes du Gran Capitán...).

Dans la première partie de son éloge, Castiglione, par l'intermédiaire de son personnage, fait une énumération des vertus, en suivant un *topos* littéraire traditionnel qui avait été largement appliqué à Ferdinand, avant et après sa mort. Il s'agit d'une fusion des qualités du prince parfait et de la dame idéale, et son application à Isabelle avait commencé en Castille encore pendant son règne, aussi bien du côté des chroniques (celle de Hernando del Pulgar) que de celui des poètes et panégyristes (Juan del Encina, Elio Antonio de Nebrija). C'est une image qui par la suite va être reprise par les partisans d'Isabelle lors de la révolte de Comunidades, une période trouble qui continuait d'agiter les esprits quand Castiglione arrive en Espagne trois ans plus tard en 1524, malgré la victoire des troupes impériales à la bataille de Villalar en 1521. Si nous nous attardons sur l'énumération des vertus mentionnées, on remarque tout d'abord qu'elles sont fondées sur l'autorité de tous les peuples d'Espagne, sans distinction de classes ni de sexe (« señores, privados, hombres, mujeres, pobres, ricos »), ce qui est une possible référence au Nouveau Testament, en particulier à l'épître de St Paul aux Galates (3,28) : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ ».

On remarquera que Castiglione mentionne sept vertus, sur le modèle des vertus chrétiennes, même s'il ne les suit pas à la lettre, et il finit son énumération par le collectif : « in somma d'ogni virtù », où le mot-clé apparaît. Il insiste sur les vertus humaines, donc plus

---

<sup>7</sup> Cité par V. Rodríguez Valencia, *Isabel la Católica en la opinión de españoles y extranjeros*, t. I, Valladolid, 1970, pp. 176-177.

<sup>8</sup> Le texte de l'éloge, dans la version de Boscán, se trouve en annexe à la fin de l'article.

sur les cardinales (Prudence, Justice, Force, Tempérance) que sur les théologiques (Foi, Espérance, Charité), qui se trouvent concentrées dans l'expression « temor de Dios », qui est une traduction quelque peu orienté de Boscán, là où l'original italien disait simplement « religione ». Dans la « bondad », on retrouve, un peu diluée, la vertu théologique de la « charité » (αγαπε). La seule vertu cardinale qui apparaît avec son nom est la « prudencia », qui est par ailleurs presque incontournable en matière de bonne gouvernance. On remarquera également un trait caractéristique de la traduction de Boscán, comme l'a bien montré Margherita Morreale<sup>9</sup>, qui consiste à ajouter de l'emphase sur tout ce qui touche à son pays et à la religion catholique: en l'occurrence, il appuie l'hommage à la reine en traduisant par « gloriosa Reina », le simple « Regina Isabella » de Castiglione, ainsi que « cosas maravillosas » le neutre « le sue azioni », de la même manière que « i meriti di lei » devient « sus grandes hechos ». La deuxième partie constitue une première approche plus concrète à la figure de la reine, en faisant mention des principales « œuvres » (« l'opere sue », que Boscán traduit simplement par « sus cosas », alors qu'à la ligne suivante c'est l'inverse qui se produit : les « cose » de Castiglione deviennent des « infinitas hazañas » chez Boscán) qu'elle a menées à bien sous son règne. On mentionne d'abord son action de réunification de la Castille, qui se trouvait à son arrivée au trône « en poder de los grandes », un euphémisme pour indiquer l'état de délabrement total (« los años rotos ») dans laquelle l'avait laissée son demi-frère, le roi Henri IV, « el impotente ». On remarquera le caractère hyperbolique et assez invraisemblable, qui est une concession aux lois du genre de l'éloge, présent dans l'original italien, lorsque son auteur affirme que même ceux qui avaient été spoliés de leurs possessions acquises par l'usurpation étaient très contents de les rendre à leur reine, à laquelle ils étaient très attachés (« affezionatissimi »). Mais il y a derrière ce passage de Castiglione, la source cachée qui est celle de Hernando del Pulgar, le chroniqueur officiel des rois Catholiques. Lorsqu'il parle des Cortes de Toledo de 1480, convoquées pour décider de la restitution du patrimoine de la couronne, dilapidé par le demi-frère de la reine, le roi Henri IV, Pulgar admire la justice avec laquelle les deux factions, celle de l'ancien roi et celle de la nouvelle reine, avaient été traitées :

---

<sup>9</sup> M. Morreale, *Castiglione y Boscán : el ideal cortesano en el Renacimiento español*. Anejo del *Boletín de la Real Academia Española*, Madrid, 1959, 2 vols.

*e desta determinación que se fizo, algunos fueron contentos e otros muchos fueron descontentos, pero todos lo sufrieron, considerando cada uno cómo habían habido aquellas mercedes con tanta facilidad e disolución del patrimonio real*<sup>10</sup>.

La deuxième grande réussite d'Isabelle, selon Castiglione, a été la prise de Grenade (l. 17), à laquelle il attribue tous les mérites (« la honra », l. 16), à rebours de l'opinion courante qui attribuait le principal mérite à son mari, le roi Ferdinand. Ce sont surtout les auteurs italiens, Guicciardini, Navagero, ou d'origine italienne, comme Siculo et Anglería, qui insistent davantage sur cet aspect. N'oublions pas que c'est le roi tout seul qui signera les lettres au pape et aux princes d'Europe pour leur signifier la prise de Grenade, dès janvier 1492, ce qui est une exception dans la procédure normalement suivies par les monarques, qui avaient l'habitude de signer tous les documents officiels conjointement avec le titre unique de « rois d'Espagne ». A ce propos, Pulgar en parlant du rôle prépondérant de la reine, ne peut s'empêcher de faire remarquer que « trabajaba mucho en las cosas de la gobernación de sus reinos...pero quería ella que el rey hubiese la honra de ello »<sup>11</sup>.

A ce propos, dans un autre passage du *Cortegiano*, Castiglione revient, au chapitre 51 de ce même livre, sur la prise de Grenade et le rôle à son avis déterminant joué par la reine Isabelle, alors que la discussion a évolué vers une thématique amoureuse. Selon une logique toute chevaleresque, ce serait grâce à la seule présence de la reine et des ses suivantes sur les lieux du combat que les chevaliers se seraient battus si vaillamment et auraient accompli des exploits guerriers :

*Dicen también muchos que las damas fueron en gran parte causa de las vitorias del rey don Hernando y reina doña Isabel (“i re di Spagna Ferrando ed Isabella”) contra el Rey de Granada ; porque las más veces, cuando el ejército de los españoles iba a buscar (“affrontar”) los enemigos, la Reina iba allí con todas sus damas, y los galanes con ella, hablándoles en sus amores hasta que llegaban a vista de los moros ; después, despidiéndose cada uno de su dama, en presencia dellas iban a sus escaramuzas, con aquella lozanía y ferocidad (“animo feroce”) que les daba el amor y el deseo de hacer conocer a sus señoras que eran amadas y servidas de hombres valerosos y esforzados ; y así muchas veces hubo caballeros españoles que con muy poco número de gente desbarataron y mataron gran multitud de moros” (III, 51).*

On sait que la prise de Grenade avait donné lieu à de nombreux panégyriques, du côté espagnol aussi bien que du côté italien, composés en latin ou, plus rarement, en espagnol et en italien. Dans la *Historia Baetica* de Carlo Verardi, un des premiers ouvrages de cette vague, écrit et publié encore en 1492, la figure d'Isabelle apparaît encore totalement soumise à celle

---

<sup>10</sup> Fernán Pérez del Pulgar, *Crónica de los reyes católicos*, II, 95, ed. Carriazo, I, 1943, p. 421.

<sup>11</sup> Cit. en Miguel Ángel LADERO QUESADA, “Isabel la Católica vista por sus contemporáneos”, *En la España Medieval* 29, 2006, p. 243.

de son époux, dont on salue le triomphe en le comparant à celui des grands empereurs romains. Cet ouvrage va connaître un succès considérable, et on dénombre six éditions avant 1500. L'image de la reine Isabelle aura plus de relief dans une autre œuvre composée pour célébrer la prise de Grenade, le poème *De expugnatione Granatae* du florentin Ugolino Verino, dédié en premier lieu au roi Ferdinand, mais également « A Isabel, reina gloriosísima de las Españas »<sup>12</sup>. Mais ce qui intéressait surtout son auteur était la victoire religieuse contre les infidèles, dans l'optique d'un Europe conçue comme une grande et unique patrie chrétienne. C'est pourquoi, Verino écrit un poème du même acabit pour le roi de Hongrie Mathias Corvin, suite à sa victoire contre les Turcs, et un autre à la gloire de Charles Magne (pour les mêmes raisons) qu'il dédie à Charles VIII, le fils de Louis XI, qui allait prendre possession du royaume de Naples en 1495, et devenait ainsi l'ennemi numéro un des Espagnols. Dans les langues vernaculaires, il faut mentionner les deux églogues composées par Jacopo Sannazaro, l'auteur napolitain qui publiera quelques années plus tard le très célèbre roman pastoral *L'Arcadia* (Naples, 1504). Dans les deux pièces (qui furent représentées à la cour du duc de Calabre, Alphonse d' Aragon, l'héritier du trône), on peut y apprécier l'exaltation de la figure du roi Ferdinand, en tant que représentant de la branche aînée de la dynastie aragonaise qui régnait à Naples. Il ne faut pas oublier qu'en 1480 les Turcs avait envahit la ville d'Otranto, qui appartenait au royaume de Naples, attaque repoussée victorieusement par les troupes aragonaises. La figure du roi Ferdinand s'érige donc chez Sannazaro avant tout en défenseur de la chrétienté. La reine Isabelle passe au second plan, et ne représente qu'un soutien pieux aux vertus militaires de son mari. Pour revenir au *Cortegiano*, je crois que ce bref détour permet de constater l'originalité, et même la radicalité de sa posture, puisqu'il attribue l'honneur de cette victoire entièrement à Isabelle (« A ella sola se puede dar la honra de la gloriosa conquista del reino de Granada », ll. 16-17) : à défaut de pouvoir combattre avec les armes militaires, la reine de Castille le faisait avec des armes morales, tout aussi efficaces : à travers son « conseil » (« su consejo », l. 19) et sa conduite vertueuse (« con su propia persona tanta virtud », l. 19). Pour que ce message soit perçu selon la perspective de l'éloge, Castiglione met en place un dispositif rhétorique qui

---

<sup>12</sup> Nous citons de la traduction espagnole moderne, publié à Grenade en 2002. Pour une vision d'ensemble sur tous ces ouvrages à caractère panégyrique, cf. Carlos José HERNÁNDEZ SÁNCHEZ, « La imagen de Isabel la Católica en la cultura italiana del Renacimiento », dans Julio VALDEÓN BARUQUE (sous la dir. de), *Visión del reinado de Isabel la Católica. Desde los cronistas coetáneos hasta el presente*, Instituto Universitario de Historia Simancas y Ambito Ediciones, 2004, pp. 147-194.

oriente cette réception, au moyen des superlatifs (« muy contentos », l. 14-15 ; « poderosísimos enemigos », l. 16 ; « es cosa muy sabida », l. 15) et surtout, à travers l'utilisation répétée de la phrase consécutive : « tan (tanto)...que ». Dans ce passage, cette tournure est utilisée pour construire une hyperbole assez forcée : le jugement de la reine, ainsi que sa vertu étaient tels que les princes de l'époque présente, non seulement n'ont pas le courage de l'imiter, mais même pas celui d'en être envieux. On voit bien la manière dont Castiglione cherche à orienter la réception de son message, en puisant dans l'arsenal rhétorique que le genre de l'éloge lui fournissait et lui permettait d'utiliser.

La troisième partie de l'éloge, la plus longue, que Menéndez Pidal définit comme « el más cálido y afortunado elogio que de ella se ha hecho »<sup>13</sup>, fait référence à l'art de gouverner de la reine, que Castiglione définit avec un adjectif à caractère absolu : « *divina* maniera di governare » (l. 22), dans une nouvelle construction syntaxique consécutive. En effet, la « conséquence » de cet art de gouverner qui tient du divin, consiste dans le fait que sa seule volonté avait valeur d'ordre (« mandamiento », mot ajouté par Boscán), et notamment qu'elle avait pouvoir sur les consciences, puisque ses sujets la respectaient jusque dans leur espace privé et intime (« en su propia posada y secretamente », l. 25). Réussir à gouverner les consciences, voilà ce qui relève, d'après Castiglione, du « divin ». Mais il existe aussi des raisons plus concrètes qui expliquent le succès du gouvernement de la reine Isabelle : l'intuition aigüe dans le choix des hommes auxquels confier le pouvoir exécutif. Elle choisit les plus habiles (« hábiles ») et les plus intelligents (« cuerdos ») : il s'agit, là encore, d'une *amplificatio* de Boscán, qui dédouble l'unique adjectif de l'original, qui était en outre beaucoup plus neutre (« i ministri *atti* a quegli *offici* », l. 27). Nous savons qu'historiquement ce jugement est juste et que c'est même une des clés de la réunification du royaume : des cas comme celui du Gran Capitán, cité plus bas, il y en avait d'autres : du marquis de Cádiz et du duc de Medinasidonia, deux vassaux rebelles, Isabelle en fera des héros de la guerre de Grenade, ainsi que Diego García de Paredes, qui deviendra un des héros de la reconquête du royaume de Naples en 1503. Mais pensons également à la figure extraordinaire de Cisneros, un obscur moine franciscain qui vivait dans la plus stricte observance de la règle de St François, et qui va devenir le confesseur et directeur de conscience de la reine, sur les conseils de l'archevêque de Tolède, Pedro González de Mendoza. On dit qu'Isabelle accepta, à

---

<sup>13</sup> Op. cit. p. 68.

condition que Cisneros ne quitte pas son couvent pour venir à la cour, ce qui en dit long à la fois sur son rayonnement spirituel et sur la conscience aigüe qu'avait la reine des dangers de la vie de cour. Lorsque Cisneros finira par accepter de remplacer Mendoza comme archevêque Tolède, probablement à la demande des rois d'Espagne, qui avaient fait pression sur le pape Alexandre VI (un espagnol, père de Lucrèce Borgia), la reine Isabelle le hissera au rang le plus élevé, celui de cardinal primat d'Espagne et ce sera lui qui assurera la régence à la mort de la souveraine en 1504. La fondation de l'Université d'Alcalá de Henares en 1498, et la publication de la *Biblia políglota* en 1522, auraient-elles été possible sans l'intervention de la reine Isabelle ?

On voit bien que, d'après Castiglione, dans tous les domaines (militaire, civil et ecclésiastique) l'influence de la reine est déterminante et suit toujours une même logique : les mérites personnels passent avant le lignage, l'inné passe avant l'acquis. C'est une optique que Ferdinand ne partageait que modérément, car chez lui les habitudes du népotisme étaient encore bien ancrées, comme on le verra après 1504.

La sagesse dans la gestion du pouvoir judiciaire est en revanche directement imputable à la reine (« esta señora », encore un ajout du traducteur), qui a su trouver un équilibre admirable, d'après Castiglione, entre la rigueur et la clémence, à tel point (encore une consécutive) qu'aucun de ses sujets, qu'il soit bon ou mauvais, ne s'était jamais plaint du traitement reçu. Castiglione pense ici probablement à l'épisode des Cortès de Toledo de 1480, qu'il trouve chez Pulgar, comme nous l'avons déjà vu plus haut.

Le fruit de cet art de gouverner se trouve dans le grand respect (« acatamiento » ; « somma riverenzia ») des sujets pour leur reine, un respect qui est défini comme un dosage savant d'amour et de peur (« mezclado con amor y con miedo » ; « composta d'amore e di timore »). C'est un sentiment qui va perdurer dans les générations successives, au-delà de la disparition physique de la reine, car il va imprégner les consciences (« los corazones ; gli animi ») de ses anciens sujets, habitées en permanence par l'autorité morale de la souveraine, qui reste donc toujours présente dans les esprits. Cette idée de permanence suggère à Castiglione l'image de la roue, qui continue de tourner grâce au principe de l'inertie : comme elle a reçu une telle impulsion grâce à la reine, elle peut continuer de tourner encore longtemps toute seule. Il s'agit d'une image peut-être amenée pas un passage du *De oratore* de Cicéron (« Ut concitato navigio cum remiges inhibuerunt, retinet tam ipsa navis motum et cursum suum intermisso impetu pulsuque remorum » I, XXXIII, 153), mais que Castiglione



utilise en l'appliquant aux institutions politiques. Il s'agit d'une intuition majeure de la part de l'auteur italien, qui lui est sûrement inspirée par la situation politique italienne, où une telle personnalité charismatique faisait cruellement défaut. Le *Prince* de Machiavel manifeste la même préoccupation. C'est donc avec une certaine nostalgie que Castiglione regarde vers l'Espagne, un pays qu'il connaît de près et qu'il ne peut s'empêcher de comparer au sien, toujours aussi divisé et partagé entre les puissances étrangères et les territoires de l'Eglise. Alors que les échos de l'insurrection des *Comunidades* étaient encore présents dans tous les esprits au moment où il met un point final à son traité, et tandis que le retour au gouvernement de la bonne reine Isabelle, dont le programme politique de son petit-fils Charles V s'inspirait largement, était demandé à cors et à cris, Castiglione ne pouvait que regarder d'un œil nostalgique à une période désormais révolue mais qu'il aurait tellement souhaité voire se perpétuer à son époque, et surtout, dans son pays. Le rêve d'un souverain qui sache construire un lien avec ses sujets fondé sur une vraie politique d'Etat, en combinant les raisons et les intérêts privés avec une raison publique reconnue et prééminente, permettant ainsi aux lois et aux institutions de survivre à la personne physique du souverain, bref de cet art de gouverner à la fois le particulier et le collectif, mais en donnant toujours la priorité à la dimension impersonnelle de l'Etat.

#### 4. Conclusion

L'éloge de la reine catholique, tel qu'il apparaît dans le *Cortegiano*, s'insère dans la thématique traitée dans ce traité, qui se propose de présenter l'image de la femme idéale qui serait la version féminine du parfait courtisan, ce qui constitue le sujet des trois autres livres du traité. L'utilisation de la figure exemplaire de la reine de Castille, désormais disparue depuis plus de vingt ans, sert à merveille ce propos, mais présente également une valeur plus prosaïque. Castiglione, se sert de cette figure désormais légendaire, et donc du modèle qui s'est construit autour d'elle, à ses propres fins. Désormais nommé nonce apostolique en Espagne, il a tout intérêt à redorer son blason, et à faire oublier son engagement antiespagnol lors des guerres d'Italie, d'autant plus que le pays dans lequel il s'apprêtait à partir était désormais gouverné par le petit-fils de la reine catholique, Charles V, appelé bientôt à devenir l'interlocuteur principal de la papauté, en tant qu'empereur du Saint Empire Romain Germanique. Prudemment, Castiglione lui avait déjà tissé un éloge dans le quatrième livre. On le voit bien, le modèle peut être facilement instrumentalisé : n'avait-il pas rédigé une première dédicace de son traité à François I ? Par ailleurs, la gouvernance exemplaire de la reine catholique, telle qu'elle apparaissait plus de vingt ans après sa mort, ne pouvait que faire

rêver un intellectuel comme Castiglione, originaire d'un pays qui n'était alors, et qui allait le rester jusqu'en 1861, qu'une « expression géographique », selon le mot de Metternich.

##### 5. Annexe : l'éloge de la reine Isabelle dans la traduction de Boscán (1534)

“Si los pueblos de España, los señores, los privados, los hombres y las mujeres, los pobres y los ricos, todos, no están concertados en querer mentir en loor della, no ha habido en nuestros tiempos en el mundo más glorioso ejemplo de verdadera bondad, de grandeza de ánimo, de prudencia, de temor de Dios (“religione”), de honestidad, de cortesía, de liberalidad, y de toda virtud, en fin, que esta gloriosa Reina (“la regina Isabella”); y puesto que la fama desta señora en toda parte sea muy grande, los que con ella vivieron, y vieron por sus mismos ojos las cosas maravillosas della (“alle sue azioni”), afirman haber esta fama procedido totalmente de su virtud y de sus grandes hechos (“i meriti di lei”). Y el que quisiere considerar sus cosas (“l’opere sue”), fácilmente conocerà ser la verdad ésta; porque dexando otras infinitas hazañas (“cose”) que darían desto buen testigo, y podrían agora decirse, si éste fuese nuestro principal propósito, no hay quien no sepa que, cuando ella comenzó a reinar, halló la mayor parte de Castilla en poder de los grandes; pero ella se dio tan buena maña, y tuvo tal seso en cobrallo todo tan justamente (“nientedimeno il tutto recuperò così giustificatamente e in tal modo”), que los mismos despojados de los estados que se habían usurpado (“che ne furono privati”), y tenían ya por suyos, le quedaron aficionados (“affezionatissimi”), y muy contentos de dexar lo que poseían. Cosa es también muy sabida con cuánto esfuerzo y cordura defendió siempre sus reinos de poderosísimos enemigos. A ella sola se puede dar la honra de la gloriosa conquista del reino de Granada; porque en una guerra tan larga y tan difícil contra enemigos obstinados, que peleaban por las haciendas (“facultà”), por las vidas, por su ley, y, al parecer dellos, por Dios, mostró siempre con su consejo y con su propia persona tanta virtud, que quizá en nuestros tiempos pocos príncipes han tenido corazón (“hanno avuto ardire”), no digo en trabajar de parecerle, (“non che” di imitarla”) mas ni aun de tenelle invidia. Demás desto afirman todos los que la conocieron haberse hallado en ella una manera tan divina de gobernar, que casi parecía que solamente su voluntad bastaba por mandamiento (“che solamente la volontà sua bastasse”), porque cada uno hac’ia lo que debía sin ningún ruido, (“perché senza altro strepito ognuno facesse quello che doveva”), y apenas osaba nadie en su propia posada y secretamente hacer cosa que a ella le pudiese pesar. Y en gran parte fue de esto causa el maravilloso juicio que ella tuvo en conocer y escoger los

hombres más hábiles (“i ministri atti a quegli officii nei quali intendeva d’adoperargli”) y más cuerdos para los cargos que les daba. Y supo esta señora así bien juntar el rigor de la justicia con la blandura (“mansuetudine”) de la clemencia y con la liberalidad, que ninguno bueno hubo en sus días que se quexase de ser poco remunerado, ni ningún malo de ser demasíadamente castigado, y desto nació tenelle los pueblos un extremo acatamiento (“una somma riverenzia”) mezclado con amor y con miedo, el cual está todavía en los corazones de todos tan arraigado (“stabilita”), que casi muestra creer que ella desde los cielos los mira, y desde allá los alaba o los reprehende de sus buenas o malas acciones, y así con solo su nombre y con las leyes establecidas por ella se gobiernan a’ un aquellos reinos de tal manera, que aunque su vida haya fallecido, su autoridad siempre vive, como rueda que movida con gran ímpetu largo rato, después ella misma se vuelve como de suyo por buen espacio (“gira ancor per bon spazio da sé”), aunque nadie la vuelva más. Considerará en esto, señor Gaspar, que en nuestros tiempos todos los hombres señalados de España y famosos en cualquier cosa de honor han sido hechos (“creati”) por esta Reina; y el Gran Capitán Gonzalo Hernández mucho más se preciaba desto que de todas sus victorias y ecelentes hazañas (“quelle egregie e virtuose opere”), las cuales en paz y en guerra le han hecho tan señalado (“così chiaro ed illustre”), que si la fama no es muy ingrata, siempre en el mundo publicará sus loores (“le immortali sue lode”) y mostrará claramente que en nuestros días pocos reyes, o señores grandes (“gran principi”), hemos visto (“avemo aúti”) que en grandeza de ánimo (“magnanimità”), en saber y en toda virtud no hayan quedado baxos (“siano....da lui superati”) en comparación dél”.